

Jean van Win

Le sang des francs-maçons

De Valmy à Waterloo

Préface de Roger Dachez

Racine

Cet ouvrage est édité sur la recommandation d'Arnaud de la Croix.

L'illustration de couverture, *Un épisode de la bataille de Waterloo*, a été publiée par Louis Th. Juge dans *Le Globe*, archives générales des sociétés secrètes non publiques, publiées par une société de Francs-maçons et de Templiers, de 1839 à 1842, en 3 volumes.

L'auteur s'est efforcé de régler les droits des ayants droit ou des photographes conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs de droits qui, malgré ses recherches, n'auraient pu être retrouvés, sont priés de se faire connaître de l'éditeur.

Mise en pages: MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2014
Tour et Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2014, 6852. 39
Dépôt légal: novembre 2014
ISBN 978-2-87386-908-3

Imprimé aux Pays-Bas

PRÉFACE

Les Français ont toujours entretenu avec Napoléon Bonaparte – et avec la période du Premier Empire – une relation ambiguë. Une grande partie des plus importantes institutions de leur République – dont la Belgique a, du reste, en partie hérité – trouve son origine dans l'administration impériale et jouit encore d'un grand respect, tandis que les voyageurs venus du Continent, faisant montre d'une mauvaise foi insigne, s'étonnent encore, avec Alphonse Allais, qu'à Londres les places et les rues aient des noms de défaites! Et pourtant, la personne de l'Empereur ne cesse, deux siècles plus tard, de soulever polémiques et commentaires. Même les Anglais, dont il fut pourtant le cauchemar pendant une quinzaine d'années et qui voyaient en lui un «ogre», ne peuvent se défaire d'une fascination persistante à son sujet. Enfin, et ce paradoxe n'est pas le moindre, s'ils évoquent en Europe la dictature militaire et l'État policier, le Premier Empire et son chef ont toujours suscité l'admiration de l'Amérique – l'abondante littérature, souvent très louangeuse, les multiples expositions et les nombreux colloques qu'on lui a consacrés outre-Atlantique en sont le témoignage.

C'est dire que juger la réalité politique et humaine de ce moment de toute-puissance de la France, au sortir d'une révolution qui étonna l'Europe entière, n'est pas chose aisée: de la révision critique on a tôt fait de passer à la caricature. Il reste dès lors la seule voie que l'historien puisse emprunter: retourner aux sources, faire parler les documents. C'est celle que Jean van Win a choisie.

Dans un récit très vivant et parfois terrible, il nous donne à voir l'incroyable cruauté de la guerre napoléonienne – mais la triste

réalité de la guerre n'est-elle pas, malheureusement, intemporelle? Il cherche aussi à situer la place que la franc-maçonnerie a pu occuper dans ces moments tragiques. On ne l'attendait pas ici: elle y est pourtant chez elle, peut-être plus encore que partout ailleurs...

La franc-maçonnerie militaire est une réalité ancienne et précocce de l'histoire, d'abord en Irlande puis en France, en Grande-Bretagne, dans les pays germaniques: au XVIII^e siècle, les loges régimentaires seront un aspect typique de la «sociabilité maçonnique» et contribueront en outre, au gré des manœuvres et des quartiers d'hiver, à répandre la maçonnerie chez les «pékings» – entendons: chez ceux qui n'étaient point militaires...

Or c'est ici que la franc-maçonnerie passe du rêve à la réalité: d'une vision parfois irénique de fraternité universelle – qu'on peut aisément accuser de ne pas dépasser le stade de la conversation de salon – à sa mise en œuvre concrète sur le champ de bataille, quand les francs-maçons se reconnaissaient par le «signe de détresse» – le trop bien nommé en ces lieux sinistres – et s'accordaient alors, en dépit de la guerre qui faisait rage, aide et assistance, et sauvaient la vie de leur ennemi, qui était aussi leur Frère! Au-delà des images d'Épinal qu'on peut être tenté d'y voir, ces récits, dont bon nombre sont crédibles et documentés, nous font redécouvrir un autre visage de la maçonnerie du XVIII^e et du XIX^e siècle. Les sinistres pontons anglais – mais il y en aura ailleurs qu'en Angleterre – où des hommes vivaient dans une précarité inimaginable, furent aussi le lieu de fraternisation inattendues, entre le compas et l'équerre, et les vestiges qui nous en sont parvenus – pauvres tabliers, rituels et catéchismes de fortune, outils misérables faits avec presque rien – ont une force d'émotion qui nous touche encore.

Tordant le cou, au passage, à quelques mythes de l'histoire maçonnique – non, Cambronne n'était pas franc-maçon, qui qu'en grogne! – et revisitant aussi la bataille de Waterloo, objet de tant de légendes, Jean van Win nous apporte un éclairage précis et véritablement attachant sur une face trop souvent méconnue de la «réalité maçonnique» au sortir du Siècle des Lumières.

C'est de cette historiographie rigoureuse qu'a besoin plus que jamais la franc-maçonnerie, et non de récits complaisants et

reconstruits où s'affrontent malheureusement, sous les apparences de l'histoire, des postures idéologiques et des enjeux de politique maçonnique. Quand donc l'historiographie maçonnique, sous la plume des maçons, deviendra-t-elle vraiment «laïque» – c'est-à-dire distanciée par rapport à la maçonnerie elle-même?

Avec le présent ouvrage, Jean van Win y concourt, assurément. On ne peut que lui en être reconnaissant et inviter fortement ses lecteurs – et ses collègues! – à le suivre sur ce chemin...

Roger Dachez

Président de l'Institut maçonnique de France

Introduction

L'AUBE DU DERNIER MATIN

*«Ce n'est pas à moi que les Puissances font la guerre.
C'est à la Révolution.
Elles n'ont jamais vu en moi que le représentant,
l'homme de la Révolution.»*

Napoléon Bonaparte

Des lézardes sont apparues dans l'immense édifice de l'Empire. La fin du rêve approche. L'objectif de ce livre n'est pas de réécrire le récit de la bataille de Waterloo pour la centième fois. Cela a été fait, avec des talents divers, depuis le compte-rendu dicté le lendemain même de la bataille par Napoléon jusqu'à nos jours (et c'est celui de ses divers récits, plusieurs fois remaniés, qui est peut-être le plus crédible). Chaque narrateur ajoute de nouveaux éléments, découvre de nouveaux documents, enregistre de nouveaux témoignages, et précise la compréhension qu'il s'est faite d'un événement dont la très complexe réalité apparaît de plus en plus clairement au fil du temps.

Il n'y a pas lieu d'ajouter, par conséquent, ma goutte d'eau à cet océan contradictoire, passionné et qui fait encore rêver de nos jours tant d'amateurs de «gloire» et de «grandeur».

Il y a peu de choses à dire de neuf ou d'inédit au plan militaire, à propos de cette Campagne de Belgique de 1815, dont les quatre phases décisives pour l'Europe se sont déroulées il y a deux siècles sur les terres houleuses, grasses et vallonnées des Quatre-Bras, de Ligny, de Wavre, d'Ohain, de Braine-l'Alleud, de Lasne, de Plancenoit et de Mont-Saint-Jean.

Ce livre propose une réflexion sur les très jeunes hommes qui se sont massacrés ici en juin 1815, et tente de faire partager les pensées, souvent amères, qui furent exprimées par les soldats et les officiers qui vinrent ici s'entre-égorger.

En cette aurore qui annoncera bientôt la dernière bataille, nous savons que l'année 2015 verra une efflorescence de nouveaux venus peindre leur vérité et tenter de la faire partager. Depuis 200 ans, les historiens les plus prestigieux se sont exprimés.

Mais cela n'est pas le propos de ce livre. Par contre, plusieurs phénomènes particuliers doivent retenir l'attention, car ils sont liés aux circonstances et aux mœurs du temps. Les plus humbles, ceux qu'Edmond Rostand appelle «les petits, les obscurs, les sans-grades» dans sa merveilleuse tirade de Flambeau, que tout lecteur de *L'Aiglon*, même occasionnel, connaît par cœur, vont, eux, se faire entendre.

Pendant les quelque vingt-trois années que dura cette grandiose mais macabre épopée européenne, de Valmy à Waterloo, les petites gens qui furent enrôlés de force, voire selon leur gré, dans les armées de la République, puis de l'Empire, ou dans celles des diverses coalitions des Alliés, ont parfois tenu à exorciser leurs peurs et leur dégoût en rédigeant, dans de petits cahiers, au gré des bivouacs, les événements qui ont émaillé leur existence harassante sur les routes de l'Europe, depuis l'Espagne torride jusqu'aux horreurs glaciales de la Bérézina. Après leur retour au foyer, ils lurent ces mémoires à leurs familles restées au logis, qui ne les avaient plus revus parfois depuis de très longues années, commentèrent leurs malheurs, leurs terribles souffrances et leurs rares joies. Nous apprenons, dans ces témoignages de gens simples, comment la guerre transforme des garçons de ferme, des ouvriers, des apprentis, des paysans, qui néanmoins savaient lire et écrire, en des êtres insensibles, capables d'actions féroces et impitoyables commises sous l'emprise de la terreur permanente.

Nous toucherons aussi du doigt le statut différent de l'officier, quelle que soit l'armée dans laquelle il sert, toujours sous l'aiguillon obsessionnel de l'avancement, de la recommandation des puissants, de la vanité inextinguible et de l'octroi de décorations. Ces officiers jouissent de privilèges, de passe-droits, de relations et de traitements de faveur, même lorsqu'ils sont prisonniers. En France, leur adhésion, parfois chancelante, va à l'Empereur, et non au petit Tondu ou au petit Caporal. Il leur arrive de mener

grand train en territoire ennemi. Ils gardent, pour la plupart, leurs distances avec les soldats, et le font savoir, quelle que soit l'armée où ils servent. Enfin, leur fidélité sera souvent plus fragile que celle des «petits».

Cet ouvrage souhaite également mettre en évidence un phénomène qui a été sous-estimé par les historiens et les écrivains qui ont suivi les armées européennes en guerre: c'est l'appartenance à la franc-maçonnerie d'un grand nombre de militaires, et des raisons qui les ont fait adhérer à cet Ordre. Celui-ci leur assurait, en temps de guerre, plus qu'une assurance-vie: une famille. Le phénomène a été peu étudié; il est pourtant d'une grande envergure, et nous révèle les derniers sursauts d'une ancestrale chevalerie, définitivement disparue de nos jours.

Certains auteurs se sont ingéniés à amoindrir le génie de Napoléon, la personnalité la plus marquante du XIX^e siècle, et se sont focalisés sur ses éclats des dernières années, lorsque la maladie de l'Empereur et les trahisons de ses familiers étaient déjà sournoisement à l'œuvre. Il est vrai que la bataille dite de Waterloo et celles qui la précèdent immédiatement ne sont pas représentatives de son talent de guerrier. Il fut battu au Mont-Saint-Jean par un concours de circonstances voulues par des adversaires clairvoyants, solidaires, fidèles à leurs engagements et tenaces par-dessus tout.

On a accusé Napoléon d'avoir menti à Waterloo en annonçant Grouchy, alors que depuis 13 heures, il savait fort bien que c'était Blücher. Il a risqué le tout pour le tout. Que serait-il advenu s'il avait fait savoir que c'étaient les Prussiens?

On l'a accusé aussi, outre ce mensonge indiscutable et néfaste, de ne pas avoir pu lire correctement la carte de Ferraris, de Capitaine ou toute autre carte, d'avoir confondu la ferme de la Haie Sainte avec le hameau de Mont-Saint-Jean, et d'avoir confondu toute une série de redoutes portées sur les cartes anciennes, jusqu'à ce qu'il finisse par penser qu'il n'était pas là où il était!

Ceci a fait l'objet d'une célèbre controverse entre les historiens Jacques Logie et Bernard Coppens. Je vous y renvoie: c'est passionnant. Mais mon sujet n'est pas la (seule) bataille de Waterloo.

Première partie
RÉALITÉS DES GUERRES
NAPOLÉONIENNES

Chapitre I

INDISCIPLINE DES TROUPES DE NAPOLÉON

Un soldat de Napoléon a laissé des souvenirs qui en disent long sur l'indiscipline et l'insubordination qui affectaient, en diverses circonstances, les troupes napoléoniennes. Son carnet militaire est signé Jean-Pierre de T.-V. L'étude est donc anonyme, pour quelle raison?

Un certain Jean-Baptiste Glaesener, de 1808 à 1814, participa avec son régiment d'infanterie légère, aux campagnes d'Espagne et de Russie. Il nous restitue avec sincérité le point de vue du simple soldat dans la Grande Armée. Son esprit est particulièrement critique envers Napoléon et les dirigeants de l'armée, envers le ravitaillement presque uniquement fourni par la maraude et le pillage des régions traversées, et surtout envers la cruauté bestiale des troupes, quelle que soit d'ailleurs leur nationalité. C'est le fils de Jean-Baptiste Glaesener qui publia en 1901 les mémoires de son père. Il utilisa à cette fin le nom de plume de Jean-Pierre de T.-V., c'est-à-dire de Trois-Vierges, village où il était installé.

La gloire des armées de l'Empire comme celle de leurs chefs, et surtout de Leur Chef, n'a pas besoin de rappels supplémentaires. Napoléon en a pris grand soin avec son *Mémorial de Sainte-Hélène*, en se grandissant tant et plus tout en diminuant ses collaborateurs, selon lui seuls responsables de ses erreurs. Les témoignages de cette «gloire» sont omniprésents et profondément inscrits dans la mémoire des générations qui se succèdent depuis 1802.

L'Arc de Triomphe de l'Étoile, la rue de Rivoli, les musiques et les chants de l'Empire, les titres de comte, duc, princes et même rois qui furent distribués sans compter, les batailles presque

toutes gagnées, le cheval blanc, la redingote grise, les épouses et les maîtresses successives, les enfants naturels épars, l'aigle qui vole de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame, le destin tragique de l'Aiglon, tout concourt à ériger la statue d'un être d'exception, dont peu contestent la supériorité et dont presque tous célèbrent les facultés puissantes et les aspirations sans précédent à la grandeur et à la gloire.

Ces quelques aspects du revers de la médaille peuvent aider à comprendre l'imprévisible désastre de Waterloo.

Laissons parler un peu ceux que l'on connaît beaucoup moins bien, écoutons un son de cloche différent, appréhendons une «vérité» quelque peu discordante, laissons une petite place à l'histoire authentique et directe, mais écrite cette fois par ceux qui l'ont faite, et non plus par le Rédacteur-en-chef du *Moniteur* français. Car tous n'étaient pas les dévots d'un même culte. Il y eut dans les rangs de la Grande Armée de l'indiscipline, de l'insubordination, des critiques violentes, voire de la révolte et de douloureux blasphèmes à l'endroit du Culte Impérial.

C'est dans de petits livres discrets et personnels que l'on trouve des aspects de la grandeur impériale vus par l'autre bout de la lorgnette. Un prochain chapitre montrera comment ces mouvements d'humeur grandissants conduiront à terme à des atrocités sans nom, et à des comportements cruels que l'on n'attendait pas de la part de la nation la plus civilisée du monde.

Ce petit soldat nous dit que, sur le champ de bataille, on ne manque pas d'enthousiasme. Mais que dans les bivouacs, dans les marches, dans les garnisons, quand les hommes de troupe sont réduits de la faim à la misère, des centaines et des milliers d'entre eux chargent d'imprécations le nom de l'Empereur et le vouent chaque jour à la mort et à l'oubli.

La discipline déclinait dans le régiment, à vue d'œil. La subordination à l'égard des chefs n'existait plus, à tel point que Masséna, cet opiniâtre général gâté par la fortune militaire, ne pouvait plus paraître devant les troupes sans s'exposer au plus grand danger.

Il n'en va pas tout à fait de même sous la plume du capitaine de chasseurs à cheval Thomas-Joseph Aubry. Engagé comme simple soldat à l'âge de 17 ans, il atteint le grade de capitaine par son mérite. Ni vantard ni fanfaron, il raconte: Austerlitz, Auerstedt,

Eylau, Eckmühl, Wagram, la Moskova, Ligny, puis sa captivité en Russie et sa déportation en Sibérie. Il a fait toute sa brillante carrière dans le 12^e régiment de chasseurs à cheval. Ses écrits nous laissent percevoir la mentalité de certains officiers de la Grande Armée qui avaient conservé et entretenu, vivaces, une bonne part de leurs sentiments républicains¹.

Les critiques sont nettement plus acerbes, si les revendications en matière d'avancement, de solde, de relations intéressantes pour se pousser, et d'honneurs, dont surtout la Légion d'Honneur, sont précises et récurrentes. Le mariage de Napoléon avec Marie-Louise fait détourner les yeux de notre narrateur devant de «pareils événements, qui font la honte de la France».

Il s'interdit toute réflexion et tout jugement sur une semblable guerre et sur la conduite du gouvernement de son pays, qui n'a pas su arrêter un homme dans ses folies de conquêtes et a précipité «notre pauvre France», ainsi que l'Europe entière, dans tous les désastres et toutes les calamités imaginables.

Il permet d'entrevoir, avec surprise, le *standing* de certains officiers d'Empire, et pas nécessairement ceux du rang le plus élevé. Le capitaine écrit notamment, à propos de la bataille de Fleurus à laquelle il prit part :

« Le général Vino a été blessé en même temps que moi et m'a emmené avec lui dans son logement à Fleurus, d'où nous avons entendu le surlendemain le canon de Waterloo [...] Dans la nuit, le domestique de la maison est venu me dire que l'armée battait en retraite. Je me suis fait porter vers mes chevaux et j'ai été me poster en vedette à l'entrée de la ville. Pendant ce temps, mon ordonnance et mon domestique ont été charger mes bagages »...

N'est-ce pas singulier? Le général est logé chez un habitant belge qui possède des domestiques. Soit, cela est possible et même cela constitue un usage de guerre largement répandu, comme nous le verrons à plusieurs reprises. Des bons de réquisition pour des logements bourgeois étaient distribués aux intéressés. Mais le

1 Thomas-Joseph Aubry, *Mémoires d'un chasseur à cheval*, Jourdan, 2011.

petit capitaine, ancien simple soldat monté en grade à la force du mérite, fait la guerre avec son ordonnance et son domestique. Il détaillera plus tard le nombre incroyable de chevaux qu'il a possédés et perdus... qui lui furent remboursés ou non. Un tel luxe paraît surprenant.

L'opinion parfois désastreuse de ce capitaine de chasseurs à cheval laisse présager une forte baisse d'enthousiasme, surtout lorsque le défaitisme atteindra le rang des généraux et des maréchaux, dont la fidélité sera des plus aléatoires... L'abdication de Fontainebleau sera due aux maréchaux ducs, comtes et princes, créés par l'Empereur Napoléon, bien souvent au départ de rien¹. Noblesse oblige.

Le capitaine se répand à nouveau, dans ses *Mémoires*, en rappelant les opérations qui lui avaient saigné le cœur : des officiers, des jeunes gens de famille, à qui on ampute les pieds, les doigts, le nez qui avaient été gelés. Mais, dit-il, il faut tirer le rideau sur toutes ces calamités qu'a entraînées cette guerre désastreuse, dont on n'a jamais connu le motif ; elle nous a aliéné toute l'Europe et a désaffectionné la France d'un homme, comme on en voit peu pour le génie, mais dont la passion pour les conquêtes était insatiable et l'orgueil monstrueux ; ne connaissant que sa volonté, il voulut gouverner en véritable despote, ce qui l'a mené à supprimer la belle forme de gouvernement que la France s'était donnée : gouvernement du peuple par le peuple ; mais pourquoi diable, se demande alors le capitaine, vais-je me fourrer dans la politique ?

« On est fort embarrassé avec un pareil homme », écrit Aubry à propos de l'Empereur. Et cet officier, pourtant fidèle, ne manque pas d'ajouter :

« Napoléon a été vaincu par ses excès de pouvoir, dont il avait fait un grand abus. Il était la cause de l'envahissement de la France par les armées coalisées de l'Europe qu'il avait poussée à bout par son ambition insatiable ; le sol de la patrie n'aurait jamais été violé par l'étranger, surtout à cette époque où

¹ Voir la tirade de Flambeau dans *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, en fin de ce livre. Un chef-d'œuvre.

elle était puissante, avec une innombrable quantité de soldats et des meilleurs qu'on n'ait jamais vus. Il y avait dans la masse de la nation une répulsion pour les Bourbon, surtout dans l'armée; enfin, de gré ou de force, le Roi avait été reconnu, on lui avait prêté serment. Tous les régiments, toute l'armée ont fait au roi des adresses de dévouement: tous les officiers ont signé le renouvellement de leur serment. Quel embarras pour eux! Voilà deux souverains en présence! Auquel obéir? Le soldat criait: "Vive l'Empereur!" L'officier ne disait rien.»

Le capitaine rend hommage au Bonaparte du Consulat qui a chassé les Chambres avec les baïonnettes de ses grenadiers. Cet acte ne semble nullement le perturber. Mais il observe que:

«Une fois au pinacle, Bonaparte est devenu fou d'ambition. Il a fait des rois de tous ses frères, déjà princes français. Il a placé les uns chez les Allemands, les autres chez les Italiens, chez les Espagnols, chez les Flamands; bouleversé toutes les nationalités contre la volonté des peuples. L'Europe a été mise à feu et à sang pour satisfaire aux caprices de son despotisme. Le monde n'allait bientôt plus être assez grand pour satisfaire son insatiable ambition. Que de fois nous avons gémi, nous autres pauvres soldats, de voir ruiner, saccager, dévaster des pays dont les habitants étaient *si doux, si tranquilles, si heureux!* Que j'en aurais long à dire sur tout ce dont j'ai été témoin et sur toutes les misères causées par le despotisme d'un homme.»

Ces considérations furent-elles partagées par l'ensemble des anciens combattants de l'Empire? Il est facile de faire le procès d'un vaincu. On ignore si tous les soldats de l'Empereur, après sa chute, considéraient les partisans espagnols, les féroces Cosaques et quelques autres perfides citoyens d'Albion, comme *des habitants doux, tranquilles et heureux*. C'est là une appréciation *a posteriori* qui ressemble à du dépit ou à du parti-pris.

On retrouve cette amertume dans d'autres écrits, sous la plume d'autres militaires, et il nous faut bien admettre qu'elle

fut partagée par nombre de ceux qui construisirent et assurèrent, avec leur sang, ce qu'on appelle «la gloire de l'Empire»! Nous percevons dans ces divers écrits la persistance des sentiments républicains qu'avaient conservés nombre de combattants de la Grande Armée.

Atrocités

*«Le côté inhumain fait partie de l'humain.
Tant qu'on ne reconnaîtra pas que l'inhumanité est humaine,
on restera dans le mensonge pieux.»*

Romain Gary

Les atrocités, les horreurs, les tortures, les pillages, les meurtres gratuits, les massacres de populations, les cruautés injustifiées, tout cet arsenal de la sauvagerie humaine constitue le décor banal et quotidien des guerres napoléoniennes. On y relèvera aussi des gestes chevaleresques inattendus.

Charles, comte de Lasalle (1775-1809), tombe en Espagne dans une embuscade avec son 10^e régiment de chasseurs. Même les blessés sont assassinés. Plus tard, la dette sera payée sans aucune pitié à Medellin, où Lasalle lance ses cavaliers qui sabrent sans arrêt jusqu'au crépuscule. Le général Lasalle fait ensuite fusiller 500 prisonniers qui s'étaient rendus dans la fureur des combats. Il suit en cela l'exemple du général Bonaparte qui, en Égypte, avait fait massacrer, lui, 2000 prisonniers, par fusillade, par noyade et à la baïonnette¹. Les cartouches coûtent cher.

Edgard Poe écrira: «Lasalle, la terreur des Espagnols, qui vient ouvrir la porte de la salle des tortures. Lasalle, le franc-maçon contre les Inquisiteurs». Le général était en effet franc-maçon et Vénérable Maître de la *Loge Saint Jean du Contrat Social*.

On le dit aussi lieutenant et protégé du maréchal Kellermann, Grand Archiviste du Grand Orient de France. Lasalle – par ailleurs renommé pour ses pièces en vers et ses chansons – suivit Bonaparte lors de la Campagne d'Italie. Il avait été, dans sa jeunesse, à 17 ans, volontaire de la section des Piques, où il avait probablement ren-

¹ Charles Napoléon, *Napoléon mon aïeul, cet inconnu*, XO Éditions, Paris, 2009, p. 195, sous le titre: «Inexcusable cruauté».

Deuxième Partie
LA FIN DE L'EMPIRE À WATERLOO

1792 : Valmy, la canonnade-bidon

Depuis l'illustre abbé Barruel¹, des historiens et des auteurs ne connaissant rien à la franc-maçonnerie imaginent et diffusent à qui mieux mieux un grand nombre d'aberrations, donnant par-là libre cours à leur imagination fertile. La période de l'Empire fut particulièrement féconde et vit naître nombre d'élucubrations réjouissantes, en raison même de l'importance que l'Ordre avait prise dans la société, et en raison des oppositions politiques et doctrinales qu'il n'avait pas manqué de susciter, dans les milieux traditionnels, conservateurs et souvent intégristes.

Un des plus beaux exemples de ce *wishful thinking* est donné par la montagne de rumeurs générée par la «bataille» de Valmy. Faisons donc un petit retour en arrière par rapport à ce qui précède. Examinons d'abord les faits historiques, tels qu'ils sont enregistrés dans les archives militaires; ensuite, voyons les interprétations qui ont conduit à la légende *maçonnique* largement accréditée dans le grand public et sur les sites Internet.

Rappelons que l'emprisonnement de la famille de Louis XVI incita finalement les Prussiens à envahir mollement la France, en 1792. Les sans-culottes massacrèrent alors 1500 prisonniers dans les prisons de Paris. Les généraux Kellermann (père) et Dumouriez étaient résolus à faire face aux Austro-Prussiens, vers Sainte-Menehould, sur le plateau de Valmy.

1 Augustin de Barruel, 1741-1820, jésuite et polémiste catholique. Il dénonce la franc-maçonnerie comme organisatrice de la Terreur révolutionnaire et du complot maçonnique qui en est à l'origine, dans les quatre volumes de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 1797.

35 000 Prussiens, sous le commandement du duc de Brunswick, allaient attaquer 48 000 Français.

Les états-majors alliés hésitaient néanmoins et se concertèrent. Ils tergiversèrent longuement; comme bientôt, en la veille de Waterloo, la pluie ne cessait de tomber et transformait les chemins en fondrières. La marche sur Paris fut remise en question, bien que le sort de la famille royale en dépendît. Il apparaissait que chaque armée regrettait déjà de s'être fourvoyée dans cette aventure et s'estimerait heureuse de s'en tirer par un simulacre de bataille.

Vers 13 heures, Kellermann leva son épée et les soldats entonnèrent une vibrante *Marseillaise*. Les Prussiens attaquèrent, mais reculèrent aussitôt sous le feu inattendu et ininterrompu de 36 canons français. C'était la première fois que les troupes de la Révolution se montraient aussi déterminées.

La canonnade réciproque fit très peu de victimes dans les deux camps. Dumouriez entra aussitôt «en négociation» avec Brunswick. Il veilla à ce qu'on n'en perçât pas l'objet exact et s'entoura, il est vrai, d'un certain mystère, qui comportait des allées et venues «suspectes» qui firent évidemment jaser.

L'envoyé de la cour de Vienne reconnut alors l'impossibilité physique d'agir et le manque de subsistances de ses troupes, éloignées dangereusement de leurs bases, ce qui força les militaires à abandonner la position.

Les nobles émigrés français hurlèrent à la trahison et accusèrent Brunswick d'avoir fait le jeu de leurs ennemis. Ils prétendirent que Dumouriez s'était laissé acheter par l'ennemi «par solidarité maçonnique». Ils dirent à leurs alliés, ennemis de la France: «Votre retraite a ébranlé tous les trônes». On ne peut leur donner tort sur ce point précis.

Mais la jeune république remporta, sur d'autres fronts, des succès tout aussi éclatants. Dumouriez s'apprêta aussitôt à envahir les Pays-Bas autrichiens, la future Belgique. En trois semaines, il se trouvait aux portes de Bruxelles!

Le lendemain de Valmy naît à Paris la première république de France, qui se donne une nouvelle constitution. Les envahisseurs battent en retraite, les Autrichiens vers la Belgique, tandis que les Prussiens repassent la frontière.

Goethe, qui était présent à Valmy, déclare qu'«une nouvelle époque de l'histoire universelle a commencé».

Toute l'Europe tressaille devant la vigueur inattendue des vanu-pieds et sans-culotte, soldats de la Révolution. La monarchie est abolie; la République est instaurée. Les Français vont porter la liberté, mais aussi la guerre dans toute l'Europe, de Valmy à Waterloo, de 1792 à 1815.

L'étonnement est profond... La consternation est immense, mais cela, en réalité, ne fait que commencer!

Nous sortons ici du cadre strictement militaire de ces événements pour entrer dans la légende qui ne tarde pas à se répandre... Car les Prussiens possédaient la meilleure armée d'Europe; ils battirent néanmoins en retraite et ne furent pas poursuivis. On a allégué que les Prussiens avaient abusé des délicieuses mirabelles de Lorraine, qui auraient entraîné dans leurs rangs une sérieuse dysenterie. On accusera de même le tout récent maréchal Grouchy, au lendemain de Ligny, lancé à la poursuite des Prussiens, d'avoir traîné en cours de route pour s'être attardé à déguster les fraises de Walhain...

Prétextes peu crédibles, cette fois, que la célèbre gourmandise des Français ou la voracité des Prussiens, qui auraient été jusqu'à leur faire perdre des batailles!

On prétendit, aussitôt après Valmy, que Brunswick avait été acheté grâce au produit de la vente des bijoux de la couronne de France. Dumouriez, pour sa part, aurait voulu ménager Brunswick pour des raisons d'ambition politique personnelle. Il trahit en effet définitivement l'année suivante, obéissant en cela à son caractère tortueux qui le pousse à passer à l'ennemi.

Dumouriez est un traître; il mourra dans l'oubli général.

C'est sur la base de ce contexte historique que naissent alors les hypothèses les plus curieuses. Que dit-on? Qu'imprime-t-on aussitôt? Que répète-t-on jusqu'à nos jours au sujet de la pseudo-cannonade de Valmy, même sur des sites Internet sérieux, voire

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Introduction L'aube du dernier matin	11
Première partie Réalités des guerres napoléoniennes	17
I Indiscipline des troupes de Napoléon	19
Atrocités	24
Derniers soubresauts de la chevalerie	25
La barbarie	34
Le paroxysme de la sauvagerie	39
Maraude et pillages	45
Loges militaires et loges de prisonniers	49
Pourquoi adhérer à une loge maçonnique militaire?	51
Pontons anglais et espagnols	56
Le tréfonds du sordide	58
Lumière et ténèbres	60
Nation ou Patrie ?	62
II Le Signe de Détresse maçonnique	67
Au Rœulx près de Charleroi	70
Aux Quatre-Bras de Nivelles-Namur/Charleroi-Bruxelles	70
À Genappe sous Waterloo	71
À Mont-Saint-Jean	71
À Gibraltar	74
Les Enfants de la Concorde Fortifiée à Luxembourg	74
Disparition définitive du Signe de Détresse	79

Deuxième Partie	La fin de l'Empire à Waterloo	83
	1792: Valmy, la canonnade-bidon	85
	Le complot occulte des francs-maçons	91
	La soldatesque dans Bruxelles	93
I	Préliminaires de la bataille	95
	Les Belges au service de l'Empire	97
	À Bruxelles, peu avant les combats de Waterloo	101
	Les paisibles francs-maçons belges en 1815	102
	Les militaires francs-maçons en 1815	104
II	La Bataille de Waterloo	107
	Le plan stratégique de Napoléon	107
	La danse macabre	107
	Combats des Quatre-Bras et de Ligny	108
	Ligny: dernière victoire de Napoléon	109
	Le déluge	111
	Combats dans Wavre	112
	Combats au Mont-Saint-Jean, ou «la bataille de Waterloo»	114
III	Après l'Empire	121
	Conséquences d'un temps exécrable	122
	Jean de Dieu Sault	123
	Le bouc émissaire	125
	Une horrible randonnée	126
	Mort et résurrection d'un Frère de la loge	
	<i>Les Amis Philanthropes</i> de Bruxelles, tué à Waterloo	128
Troisième Partie	Quelques acteurs francs-maçons de la Campagne de Belgique	149
	L'heure du bilan	182
Annexe I	Note sur l'itinéraire des quatre corps d'armée prussiens le 18 juin	187

Annexe II	La Tirade de Flambeau Edmond Rostand, L'Aiglon, Acte II, 9	189
Bibliographie		191
Remerciements		193